Claude Faï̈n

 [3]

indissoluble

la matière

dans la dispersion

indicible et sonore

écarte

le *j*

où

l'assonance cache une articulation

la consonne est une boucle

lent mouvement

entre

deux voyelles

embrasement de la parenthèse

l'eau d'un regard

où

s'engouffre

le chiffre

dans ce réseau

le tissu

invisible

les deux signes s'ouvrent

perdus

dans le

delta

de leur courbe

l'interstice et la barre

glisse

le mot

comme une lame

sans pouvoir

atteindre

les stries d'ailleurs

le sens retenu

a l'inquiétude de la raison

surface

où l'impact

fige

et

pourtant mobilise

l'œil et le mot

dans le rire

et de cette irruption l'angoisse

dans ce dehors encore non séparé

distant

le corps

dans sa réalité

éteinte

la marche sans segment

le pronom

éclate

en l'absence du verbe

c'est

autour et

dans le centre

l'issue brutale

matière

rompue

de la matière

l'absence de dissociation

prend forme

dans le tout qui procède

 d'une attache

illusoire

la recherche

où rien n'est dit

trace une ligne

la parole sans regard

est la parole issue

ainsi cette parole

d'un espace

et espace

par la ligne

arrachement

pour

cet autre objet

du même

et pourtant différent

vide la proposition

Devant la matière inséparable de son dispersement, le pho- nème du je se trouve dé-*jeté*. Tandis que le redoublement en suspens s'enroule et recèle ce qui à se replier fait suite.

La pliure du sens inaugurée par Claude Faïn dans *Versants annulés* s'amplifie, ici, et travaille la lettre, le chiffre. L'œil est l'antre pervers où le chiffre se noie. Une musicalité, un rythme, un mètre nouveau surgissent et réduisent la rigidité consonan- tique, brûlent la ponctuation enveloppante, donnent le branle à l'impact spéculaire. Là est l'écran où le signe et son double sont investis et s'ouvrent dans la pulsion scopique. Le langage y révèle son inclination la plus forte, la trame invisible qui l'annule. Miroir ou lame, l'impouvoir du mot instaure la loi de la distance, la loi blanche et coupante de la page non entée à l'ailleurs. *L'œil* et le mot se confondent comme l'objet et l'image dans le concept fermeur de sens ; le reflet s'aveugle. Mais le spasme secoue la distance où parle le hiatus au corps de l'autre. L'agir se fige et le seul pronom se pulvérise dans la périphérie séparative; la violence ouvre et ouvre encore le discours, interroge la matière et l'explore. La distance rompue barre le sujet unaire sans jamais laisser filtrer la permanence. Le livre existe de ce que la neu- tralité du [3] boucle le lien tranchant de la linéarité. Linéarité seconde et muette, issue sans origine que l'irreflet prononce.

L'*impronom*, signifiant et référent à la fois, l'impersonnalité opératoire attestent que le travail de Claude Faïn ne saurait se satisfaire d'une coupure du relationnel pour s'y blottir. Au-delà du mythe de la modernité, il semble que la convocation de la différence dialectique et la relation au vide ne soient assumées qu'en vue de restituer le signe à sa béance.

Joseph Guglielmi.